

24 images

24 iMAGES

80 films et figures

Elijah Baron, Charlotte Bonmati-Mullins, Apolline Caron-Ottavi, Robert Daudelin, Bruno Dequen, Damien Detcheberry, Julien Fonfrède, Gérard Grugeau, Cédric Laval, Jérôme Michaud, André Roy, Charlotte Selb et Carlos Solano

Numéro 197, décembre 2020

Les mises en scène du pouvoir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94792ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baron, E., Bonmati-Mullins, C., Caron-Ottavi, A., Daudelin, R., Dequen, B., Detcheberry, D., Fonfrède, J., Grugeau, G., Laval, C., Michaud, J., Roy, A., Selb, C. & Solano, C. (2020). 80 films et figures. *24 images*, (197), 108–143.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Official Selection
tiff
 Toronto International Film Festival 2018

BEST DOCUMENTARY
 KARLOVY VARY
 2018

A FILM BY VITALY MANSKY

PUTIN'S WITNESSES

WRITTEN AND DIRECTED BY VITALY MANSKY · EDITOR GUNTA IKERE · SOUND DESIGNER ANRUS KRENBEGS · MUSIC KÁRLIS AUZĀNS
 PRODUCERS NATALIA MANSKAYA, GABRIELA BUSSMANN, FILIP REMUNDA, VIT KLUSÁK · WORLD SALES DECKERT DISTRIBUTION



WWW.AARDVARKFILM.COM



↑ Affiche de *Putin's Witnesses* de Vitaly Mansky (2018)

80 films et figures

Qu'ils soient l'œuvre de satiristes impitoyables, de propagandistes adroits ou de biographes diligents, de Frank Capra ou de John Carpenter, de Dziga Vertov ou de Matthew Rankin, les films suivants partent tous d'un besoin fondamental de comprendre les figures du pouvoir qui continuent de déterminer le cours de notre histoire.

PAR ELIJAH BARON, CHARLOTTE BONMATI-MULLINS,
APOLLINE CARON-OTTAVI, ROBERT DAUDELIN,
BRUNO DEQUEN, DAMIEN DETCHEBERRY, JULIEN FONFRÈDE,
GÉRARD GRUGEAU, CÉDRIC LAVAL, JÉRÔME MICHAUD,
ANDRÉ ROY, CHARLOTTE SELB, CARLOS SOLANO.

DUCK SOUP

Leo McCarey / États-Unis / 1933

Interdit par Mussolini qui y voyait une attaque personnelle, *Duck Soup* ne ravit pas davantage les spectateurs américains de 1933 alors victimes de la pire crise économique de l'histoire du pays. Faut bien dire que les recettes de Rufus T. Firefly (Groucho Marx) pour sauver de la banqueroute le royaume de Freedonia ne sont pas très orthodoxes et peuvent choquer. Pourtant ses «Laws of administration», chantées magnifiquement pour l'assemblée des notables du pays qu'il s'engage à sauver, constituent un vrai programme politique que plus d'un chef d'État actuel lui envierait. Au besoin, pour redresser les finances du pays, «faisons la guerre», fait-il également chanter à une assemblée conquise par son aura charismatique. Satire grinçante, menée sur un rythme de métronome par le grand Leo McCarey qui avait gagné ses galons auprès de Laurel et Hardy, *Duck Soup* propose le portrait d'un homme politique hors du commun dont la vulgarité même a un parfum de déjà-vu. – RD

TROIS CHANTS SUR LÉNINE

Dziga Vertov / URSS / 1934

Difficile de ne pas assimiler *Trois chants sur Lénine* à de la propagande tant Dziga Vertov propose une représentation unilatéralement élogieuse, pour ne pas dire hagiographique, de Lénine. Dans une œuvre presque sans paroles et formellement proche de *L'homme à la caméra*, les nuances sont absentes, alors que le film célèbre les réalisations du dirigeant décédé dix ans auparavant. Avec sa trame sonore glorieuse, le film en fait le bâtisseur de l'URSS et le grand responsable du développement de son industrialisation au début du XX^e siècle. Lorsque Vertov en vient à louer autre chose, notamment les armées de la révolution d'Octobre, c'est pour ensuite en redonner tout le crédit à Lénine. Tous les talents de Vertov, de la précision de son montage à

l'ingéniosité de ses surimpressions, sont ici mis au service d'une ode patriotique et tonitruante qui vénère le grand révolutionnaire, geste entièrement en phase avec la valorisation du culte de la personnalité qui est alors cher à Staline. – JM

LE TRIOMPHE DE LA VOLONTÉ

Leni Riefenstahl / Allemagne / 1935

Du *Triomphe de la volonté*, film de propagande nazie tourné en 1934 dans le cadre du congrès de Nuremberg, l'histoire du cinéma retient au moins deux avertissements. Le premier, limpide, concerne le danger du cinéma lui-même dans la construction visuelle d'un imaginaire idéologique efficace. Avec Riefenstahl, le cinéma prouve qu'il peut facilement accompagner la haine, se mettre au service du pire, abandonner ses propriétés émancipatrices, y compris lorsqu'il libère toutes ses possibilités formelles. Le deuxième avertissement, douloureux, tient à son héritage esthétique, visiblement récupéré dans la représentation généralisée du pouvoir : centralité du leader, photogénie des masses, uniformité exacerbée, absence de désordre. Formellement stupéfiant mais fermement condamnable, *Le Triomphe de la volonté* encourage à penser, aujourd'hui et de façon critique, aux mécanismes pervers et de plus en plus pernicieux de la propagande d'État. – CSO.

MR. SMITH GOES TO WASHINGTON

Frank Capra / États-Unis / 1939

Dénonçant la corruption au sein de la classe politique à travers le personnage d'un jeune sénateur idéaliste (James Stewart) propulsé dans les arcanes du pouvoir à Washington, le film jugé à sa sortie comme antiaméricain rencontra une vive controverse. Remettant à l'avant-plan les valeurs fondatrices d'une Amérique prônant l'avènement «d'un gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple», Capra affirmait par la bouche de son héros son refus de tout compromis avec

la vérité dans un pays où prospèrent alors les affairistes de tous poils qui savent fort bien que « rien ne se vend mieux que le péché ». Avec le recul, montrant de l'intérieur le fonctionnement des institutions et mettant à nu les compromissions du système, le film est un véritable petit traité de démocratie. À l'heure des faits alternatifs et du fascisme rampant à la Trump, il s'avère d'une actualité brûlante et mériterait d'être projeté devant tous les élus d'aujourd'hui. – GG

YOUNG MR. LINCOLN

John Ford / États-Unis / 1939

En 1967, invité d'honneur du Festival international du film de Montréal, John Ford avait demandé qu'on projette son film préféré : *Young Mr. Lincoln*. Pour parler du personnage le plus célèbre de l'histoire des États-Unis, Ford évite toute grandiloquence, privilégiant la vie ordinaire (le village natal, la jeune fiancée) et l'évocation poétique. Magistralement servi par l'interprétation de Henry Fonda, ce portrait de Lincoln appartient à la légende davantage qu'à l'histoire, autre trait caractéristique des récits du cinéaste. Célébration de la démocratie, autant qu'évocation des années d'apprentissage du 16^e président des États-Unis, le film, selon Lindsay Anderson, doit être considéré comme le moment où le cinéaste atteint sa maturité d'artiste. Présent dès 1929 dans un film de Ford (*The Iron Horse*), Lincoln est pour lui l'image même de l'homme d'État idéal : visionnaire, mais modeste. En d'autres mots : l'anti-Trump. – RD

THE GREAT DICTATOR

Charles Chaplin / États-Unis / 1940

Ce premier film véritablement « engagé » de Chaplin prend en charge la représentation d'un ennemi public, Hitler, et de sa politique mortelle. Chaplin pensait pouvoir concurrencer le discours de propagande nazi : la fiction n'est-elle pas meilleure que le documentaire pour

éveiller les consciences ? Le spectacle, la comédie sont tout-puissants. Un barbier juif amnésique veut régler son compte à un dictateur, Hynkel, qui terrorise sa population. En usant du burlesque, de la caricature, de l'humour et du rire, le réalisateur, avec ce premier film parlant dans lequel il abandonne son personnage de vagabond pour interpréter un double rôle, signe une œuvre magistrale aux scènes mémorables (le ballet avec un globe terrestre pour montrer la volonté de domination de Hynkel, la compétition de chaises de barbiers entre Hynkel et un autre dictateur, Napaloni). Ce film prémonitoire sur l'horreur nazie déclencha pourtant l'hostilité d'une Amérique conservatrice, hostilité qui dura plus de dix ans et amena Chaplin à s'exiler en Europe. – AR

THE GREAT MCGINTY

Preston Sturges / États-Unis / 1940

Pour son premier film comme réalisateur, Preston Sturges déconstruit le rêve américain. Si un clochard peut devenir maire, puis gouverneur d'un grand État, une minute d'honnêteté suffit à l'envoyer finir ses jours dans un bled perdu d'Amérique du Sud, même si, selon sa femme, « c'est Lincoln et Washington réunis en un seul homme ». Les États-Unis, ironiquement définis comme « the land of great opportunity », carburent à la corruption : le « syndicat » est derrière la carrière de chaque homme politique et peut, au besoin, faire d'un clochard un « reform mayor ». Les femmes ayant désormais le droit de vote, il faut leur proposer un candidat qui corresponde à leurs valeurs ; ultimement, ce sont elles qui tiendront un discours progressiste. Preston Sturges prend un malin plaisir à nous imposer le serment d'office du nouveau gouverneur fabriqué de toutes pièces par la machine du parti. Maîtrisée autant que convaincante, cette fable politique est menée avec un rythme d'enfer, comme une campagne électorale américaine. – RD

IVAN LE TERRIBLE

Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein / URSS / 1945 et 1958

Cette fresque historique divisée en deux grands blocs est réalisée à une époque terrible où la suspicion et la bureaucratie règnent sur une Russie dirigée par un dictateur, Staline. Tout passait alors par ce dernier, qui approuva le tournage de la première partie d'*Ivan le Terrible*; Eisenstein reçut même le prix Staline pour le film en 1945. Pour la deuxième partie, tournée en couleur, les choses n'allèrent pas aussi bien; le film fut interdit, Staline y voyant une critique de sa politique «progressiste» et, tout particulièrement, du culte de la personnalité. Les deux parties, à grand déploiement, forment un tout complexe et indissociable. Le film montre, dans un premier temps, la montée au pouvoir d'Ivan Vassilievitch, qui devient le premier tsar de toutes les Russies, prince terrible et cruel qui tentera de moderniser le pays. Dans un deuxième temps, le tsar livre bataille aux ennemis de la terre russe. Réflexion sur la nature du pouvoir, cette fresque offre des séquences inoubliables – comme le couronnement d'Ivan enfant – qui atteignent des sommets grandioses. – AR

ALL THE KING'S MEN

Robert Rossen / États-Unis / 1949

Adapté du roman éponyme de Robert Penn Warren, *All the King's Men* est le film le plus connu de la période pré-McCarthy de Robert Rossen. Tourné alors que le cinéaste vient de rompre avec le parti communiste, le film est le portrait flamboyant d'un héros populaire, emblématique du rêve américain, mais aussi l'illustration du fonctionnement du populisme. Homme du peuple, parlant son langage, Willie Stark (inoubliable Broderick Crawford) ne recule devant rien pour asseoir son pouvoir: pour le plus grand bien du peuple! S'il défend l'accès universel aux soins de santé (en d'autres mots, l'Obamacare), il ne recule pas devant le chantage au moment de recruter le grand médecin qui dirigera l'hôpital

qu'il construit, pas plus qu'il n'hésite à faire disparaître un témoin gênant ou à acculer au suicide le juge qui lui refuse son vote. La fin du film, avec ses morts, si elle répond aux règles de la dramaturgie, laisse sans réponse la question suivante: la démocratie peut-elle survivre au populisme? – RD

VIVA ZAPATA!

Elia Kazan / États-Unis / 1952

Ce film qui s'attache aux dernières années de la vie d'Emiliano Zapata relate son combat pour défendre les droits des paysans face aux propriétaires terriens qui sont soutenus par le dictateur Porfirio Diaz. À l'encontre de ces élites corrompues, immuables et bouffies de privilèges, le révolutionnaire est ici montré comme une figure idéalisée à la détermination et à l'altruisme inoxydables. Les causes s'oublent, la probité se brise et la solidarité collective s'évanouit devant l'appât du pouvoir, sauf dans le cas de l'incorruptible Zapata. Étonnamment, le film est réalisé par Kazan alors qu'il s'apprête, tout ancien communiste qu'il soit, à dénoncer des collègues dans le cadre de la chasse aux sorcières de Joseph McCarthy. Son œuvre témoigne pourtant de préoccupations sociales, qui rejoignent ici celles de son scénariste, dont l'apport à *Viva Zapata!* est majeur: John Steinbeck, l'écrivain des travailleurs opprimés. – ACO

A FACE IN THE CROWD

Elia Kazan / États-Unis / 1957

En 2016, le Washington Post affirmait une évidence pour quiconque avait pris le temps de revoir le chef-d'œuvre de Kazan: 60 ans avant les faits, le film préfigurait l'accession au pouvoir d'un Trump. Impossible en effet de ne pas établir de comparaison entre Rhodes, l'itinérant transformé en géant médiatique et fausse «voix du peuple» perdant peu à peu toutes ses valeurs, et le futur ex-animateur, ex-président au fiel sans limite. Or, si Kazan pressent l'importance que l'image médiatique et le populisme

dénaturé prendront dans l'arène politique au cours des décennies suivantes, l'aspect le plus fascinant et troublant du film demeure peut-être sa croyance datée envers l'impact des gestes et des paroles de son protagoniste. Si le film pouvait être perçu en 1957 comme le détournement brutal d'un récit à la Capra, on ne peut s'empêcher en 2020 d'observer la chute de Rhodes pour comportement inapproprié avec un certain sentiment de nostalgie pour une époque révolue qui croyait encore qu'un individu puissant ne pourrait faire fi sans conséquences de la moindre éthique morale. – BD

PRIMARY

Robert Drew / États-Unis / 1960

Œuvre incontournable de l'histoire du documentaire, *Primary* doit son importance autant à sa forme, qui a promu le style du cinéma direct aux États-Unis, qu'à son sujet : la captation des primaires du Wisconsin opposant John F. Kennedy au sénateur républicain Hubert Humphrey. Ce film d'observation est à la fois le témoignage d'une époque révolue, où les campagnes se faisaient modestement (voir le nombre de plans sur les pieds des candidats foulant le trottoir !) et l'occasion rare de voir un futur mythe en devenir. Dès les premiers instants, le contraste entre la foule extatique à travers laquelle Kennedy doit se frayer un chemin et les rencontres paisibles de Humphrey établit une dichotomie visuelle sur laquelle le film s'appuiera plus d'une fois. Le vieux sénateur fait du porte-à-porte, connaît son milieu. Kennedy est une bête à caméra. S'il n'a pas encore l'assurance de celui qui détient le pouvoir, comme le démontrent ses yeux inquiets derrière le sourire radieux et sa difficulté à maintenir une posture, la force de son image demeure indéniable. – BD

ADVISE AND CONSENT

Otto Preminger / États-Unis / 1962

Nous aurions dû revoir le film de Preminger avant l'« impeachment » de

Donald Trump... Avec l'esprit qu'on lui connaît, le cinéaste prend un malin plaisir à nous initier au fonctionnement du Sénat des États-Unis : procédures, politesses et insultes, jeux de coulisses et marchandages, tout y est traqué par la caméra du maître de la mise en scène clinique. Le chantage comme arme de lutte et la démagogie comme discours récurrent semblent faire ici partie de l'arsenal normal des hommes politiques. Les sénateurs, plus vrais que nature, et les réels décors de Washington confèrent au film un caractère documentaire accréditant la vraisemblance de l'histoire abraca-dabrante qui nous est contée. Mais la politique américaine étant ce qu'elle est, nous sommes enclins à accepter la lecture de Preminger et à partager son scepticisme quant à la justesse du fonctionnement des institutions. – RD

THE MANCHURIAN CANDIDATE

John Frankenheimer / États-Unis / 1962

Guerre de Corée, 1956. L'escouade du commandant Raymond Shaw (Laurence Harvey) disparaît lors d'une mission. Quand elle réapparaît, quelques jours plus tard, chaque soldat raconte les actes héroïques du gradé. Mais se pourrait-il qu'ils aient été hypnotisés par de méchants scientifiques communistes ? Pour oublier que leur commandant est dorénavant un agent russe, victime d'un lavage de cerveau élaboré et conditionné à son insu pour être un assassin ? Une bombe à retardement prévue pour se déclencher en présence du futur président des États-Unis ? Grand classique du cinéma de la conspiration, *The Manchurian Candidate* invente le *thriller* psychanalytique politique et jette les fondations de tout un pan de cinéma à venir. Un an avant l'assassinat de Kennedy, toujours en pleine guerre froide et paranoïa face au communisme, c'est en s'appuyant sur la satire politique que le film dresse brillamment le portrait d'une Amérique où le ver est dans la pomme. Qui croire dorénavant ? – JF



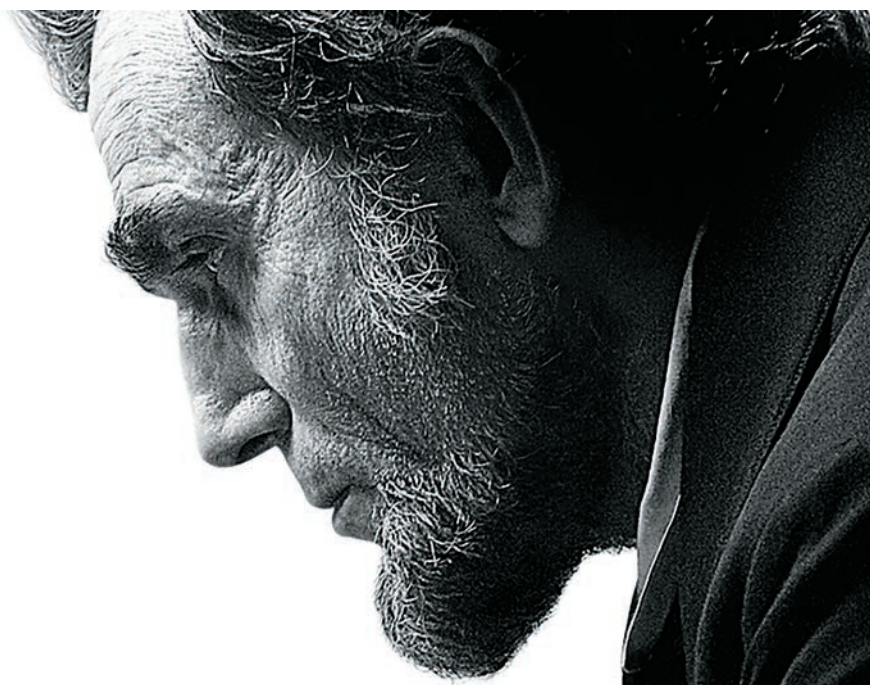
↑ Le triomphe de la volonté de Leni Riefenstahl (1935)

↑ **The Great Dictator** de Charlie Chaplin (1940) → **Hitler, un film d'Allemagne** de Hans-Jürgen Syberberg (1977)





↑ Lincoln de Steven Spielberg (2012) → Mr. Smith Goes to Washington de Frank Capra (1939)



↑ **All the King's Men** de Robert Rossen (1949) → **Dr. Strangelove** de Stanley Kubrick (1964) → **A Face in the Crowd** de Elia Kazan (1957)



CAÏN XVIII

Nadezhda Kosheverova, Mikhail Shapiro / URSS / 1963

Seul le relâchement de la censure durant la période du « dégel » sous Khrouchtchev permet d'expliquer l'existence d'un film soviétique aussi piquant envers le pouvoir. Dans ce conte bouffon, où tourbillonnent parmi des décors expressionnistes les habitants de royaumes farfelus, les cinéastes proposent une critique acérée et étonnamment franche des totalitarismes militaires. Sorti quelques mois avant *Dr. Strangelove*, le film réagit, lui aussi, à la crise de Cuba par la satire : le roi éponyme Caïn XVIII porte si bien son nom qu'on n'a aucun mal à comprendre qui sera la première victime des moustiques atomiques développés par ses savants. Despote total et absurde comme on n'en trouve que dans les récits pour enfants, le monarque s'adresse à Dieu en tant que « collègue » et aspire à comploter avec lui contre les hommes. Une telle caricature tient autant de la comédie que du cauchemar, étant donné la multitude de parallèles historiques, passés comme futurs, qui se créent au visionnement de cette œuvre injustement oubliée. – EB

MAIN BASSE SUR LA VILLE

Francesco Rosi / Italie / 1963

Durant les années soixante, le film de Rosi a été donné en modèle de film politique et a circulé dans tous les ciné-clubs du monde. Très collé à l'actualité italienne, il décrit la corruption endémique de la ville de Naples et dénonce les connivences entre les élus municipaux et la mafia. Sur la spéculation immobilière, le film pointe avec intelligence et rigueur un état des lieux qui ne semble guère avoir évolué depuis (voir la série en continu *Subbura* sur Netflix). Inspirée de faits réels, l'œuvre tire toute sa puissance politique de sa dénonciation (voir les scènes de marchandage entre les édiles du pouvoir) et de l'effet de réalisme que le filmage en décors naturels, avec des acteurs non professionnels, accentue, comme si Rosi nous livrait un documentaire. Le film a

créé jadis tellement de remous dans les partis de droite et de gauche italiens qu'il fut interdit aux moins de 18 ans ! – AR

DR. STRANGELOVE

Stanley Kubrick / Royaume-Uni, États-Unis / 1964

Il fallait oser ! Oser, en plein cœur de la guerre froide, transformer le roman *Red Alert* de Peter George, évoquant la possibilité d'un conflit nucléaire planétaire, pour en faire une comédie noire permettant à Peter Sellers de raccrocher momentanément l'imperméable de l'inspecteur Clouseau (*The Pink Panther* de Blake Edwards, 1963). Oser représenter les plus grandes institutions du pays, l'état-major américain en tête, comme autant de repaires d'incompétents bureaucrates, incapables d'empêcher le déclenchement de la Troisième Guerre mondiale. Il fallait surtout toute la démesure et le génie de Stanley Kubrick pour faire de cette parodie de thriller politique une des plus grandes satires jamais réalisées sur la diplomatie américaine. Le ton du film est celui d'une plaisanterie macabre, mais sa brutalité est cathartique : si le sort du monde est entre les mains d'apprentis sorciers, grotesques et infantiles, alors autant en rire... – DD

FAIL SAFE

Sidney Lumet / États-Unis / 1964

La crise des missiles de Cuba (1962) a inspiré au cinéma américain de la guerre froide quelques-uns de ses plus grands thrillers politiques. Contrairement à *Dr. Strangelove* de Stanley Kubrick, auquel il est souvent légitimement comparé, *Fail Safe* aborde la menace d'un holocauste nucléaire sous un angle purement dramatique. Sidney Lumet se concentre sur les terribles enjeux humains qui entourent la gestion diplomatique d'une crise à l'ampleur sans précédent, après qu'une défaillance technique a provoqué par erreur l'envoi de bombardiers atomiques américains en direction de Moscou. En maître absolu de la mise en scène, le réalisateur de *12 Angry Men* (1957) enferme ses personnages dans un piège à la mécanique

implacable et à la conclusion glaçante. Il offre également à Henry Fonda un rôle à sa juste mesure : celui d'un président des États-Unis tout en nuances, humaniste et éclairé, pris malgré lui dans une course effrénée pour stopper l'inévitable. – DD

SEVEN DAYS IN MAY

John Frankenheimer / États-Unis / 1964

Visant à enrayer l'escalade nucléaire, un traité avec la Russie est sur le point d'être signé. Sur le sujet, les États-Unis sont divisés, dans la rue comme à la Maison-Blanche. Le désaccord s'envenime entre le président et son Chef des armées qui, coûte que coûte, cherche à préserver la force de frappe américaine. Soudain, une tentative de coup d'État est mise à jour. Un petit groupe de membres du cabinet ministériel n'a que quelques jours, entre le Pentagone et la Maison-Blanche, pour tenter de déjouer le complot. Deux ans après *The Manchurian Candidate*, Frankenheimer confirme une nouvelle fois son statut de maître à penser du *thriller* politique oppressant. Refusant, ici, tout manichéisme, il confronte l'ordre et la morale d'une politique américaine pour disséquer implacablement les affres d'un patriotisme mal éclairé. À noter que J.F. Kennedy voulait alors vraiment que ce film se fasse et qu'il facilita grandement la collaboration entre l'équipe et la Maison-Blanche. – JF

THE BEST MAN

Franklin J. Schaffner / États-Unis / 1964

Quand est lancé *The Best Man* en avril 1964, les Américains se préparent déjà aux élections de novembre où vont s'affronter le démocrate Lyndon B. Johnson et le républicain Barry Goldwater. Le générique du film se termine d'ailleurs sur la photo du président Johnson. En adaptant lui-même sa pièce, Gore Vidal, qui l'avait écrite par souci d'intervenir dans la campagne de 1960, veut à nouveau dénoncer les jeux de coulisses qui régissent les congrès des grands partis. Si le populisme de Joseph Cantwell évoque pour nous Donald Trump, c'est

John F. Kennedy que le dramaturge visait à l'époque. Le cynisme est ici dominant, dans les magouilles comme dans les réflexions du président sortant. La mécanique du congrès, filmée comme un reportage pour les actualités par le grand Haskell Wexler, est choquante à souhait. Quant aux deux candidats qui s'affrontent, ils sont plus vrais que nature. Un film à redécouvrir où la fiction devient documentaire. – RD

TERRE EN TRANSE

Glauber Rocha / Brésil / 1967

Film entièrement indiscipliné et fou de rage, *Terre en transe* imagine un monde, le nôtre, où les écarts entre les représentants politiques, les artistes et le peuple se creusent de plus en plus. Si l'action se déroule dans un monde fictif, El Dorado, le fond politique résonne haut et fort avec le Brésil des années 1960, dans le contexte d'un pouvoir qui se mire dans le spectacle de sa propre mise en scène. Raconté du point de vue d'un poète anarchiste désenchanté, alter ego de Rocha lui-même, *Terre en transe* multiplie ses propositions formelles grâce à une caméra tremblante, capable d'investir tout l'espace, chaque geste et chaque parole, à la recherche désespérée d'une lueur émancipatrice. Grand film sur la machinerie politique, sur le populisme comme forme d'assujettissement, sur l'hypocrisie des classes dominantes, *Terre en transe* apparaît encore aujourd'hui comme le grondement du tonnerre qui précède l'éclair. – CSO

L.B.J.

Santiago Alvarez / Cuba / 1968

Maître du montage et virtuose du collage, Santiago Alvarez peut être un redoutable pamphlétaire, comme dans ce *L.B.J.* de 1968 dans lequel il tire à boulets rouges sur le 36^e président des États-Unis. Le texan Lyndon B. Johnson, vraisemblablement pour des raisons de vils calculs politiques, était devenu le vice-président de John F. Kennedy, patricien de l'Est et charmeur redoutable. L'assassinat de

Dallas transforma Johnson en président, ce qui lui valut de se retrouver avec un héritage piégé : guerre du Vietnam, relations tendues avec l'URSS, conflits raciaux exacerbés. Si le film d'Alvarez évoque brièvement la biographie du politicien (le mariage de sa fille, sa prestation de serment), ce sont d'abord les « années Johnson » qui sont ici mises en accusation : la décapitation du mouvement noir (Malcolm X, Martin Luther King), l'assassinat de Robert Kennedy, le napalm dispersé sur les paysans vietnamiens, et autres faits d'histoire déclinés sur le tableau d'affichage d'une machine à sous dont les trois fenêtres affichent les lettres L, B et J. – RD

Z

Costa-Gavras / France, Algérie / 1969

Premier volet d'une trilogie sur la dictature (Grèce, Tchécoslovaquie, Uruguay), Z rendra le nom de Costa-Gavras célèbre. Adapté d'un roman de Vassilís Vassilikós, il décrit le passage à un pouvoir militaire suite au procès d'un supposé accident du leader de l'opposition politique surnommé « le Docteur », assassiné par un groupe d'extrême droite. Si le film est tourné en Algérie, tout est fait pour qu'on y reconnaisse la Grèce, où une dictature militaire règne depuis plusieurs années. Monté comme un thriller, Z décrit la poursuite de la vérité à travers un imbroglio de faits, de mensonges et de corruption. Il rend particulièrement attachant le procureur (Jean-Louis Trintignant), homme entêté qui refuse les pressions pour cacher le scandale. La justice triomphe et le gouvernement tombe. Mais tout est illusion ; il y aura un coup d'État. L'aspect carnavalesque de la narration (on sourit souvent à certaines situations) conforte le spectateur, tout content qu'il est de savoir de quel côté il penche. – AR

QUÉBEC: DUPLESSIS ET APRÈS...

Denys Arcand / Québec / 1972

Filmant la campagne électorale de 1970 où le Parti libéral de Robert Bourassa

et l'Union nationale de Jean-Jacques Bertrand doivent composer avec un nouveau venu, le Parti québécois, avec à sa tête l'ancien ministre libéral René Lévesque, Arcand enrichit son propos en y intégrant des images de la campagne de 1936 de Maurice Duplessis. Si le discours et les mœurs politiques traditionnelles ont une saveur légèrement folklorique, le Parti québécois, avec ses hommes nouveaux, n'en est pas moins, si l'on en croit le cinéaste, l'héritier de Duplessis dont le nationalisme bon teint a marqué ses longues années au pouvoir. Faisant brillamment usage des documents d'archives de l'époque (discours de campagne et moments officiels), le film, compte tenu du moment où il est lancé, est un geste provocateur qui, non seulement critique nos habitudes politiques, mais interpelle le Parti québécois au moment où il se présente comme une composante réformatrice de la vie politique du Québec. – RD

THE CANDIDATE

Michael Ritchie / États-Unis / 1972

Bill McKay (Robert Redford), le fils d'un ancien gouverneur de l'État de Californie, est pressenti par le camp démocrate pour mener une campagne électorale contre le sénateur républicain sortant. Puisque la bataille semble perdue d'avance, le jeune et idéaliste McKay a le champ libre pour faire campagne comme il l'entend... Moins de dix ans après l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, quatre après celui de Robert Kennedy, Robert Redford symbolise à merveille la revanche de Hollywood sur la réalité. L'acteur incarne dans *The Candidate* un véritable rêve de cinéma politique : en conférant tout son charisme à ce candidat idéal aux idées progressistes et à la figure d'ange, il apparaît, en pleine ère Nixon, comme une alternative politique inespérée au cynisme qui mine l'Amérique du début des années 1970. Même si le film reste par ailleurs une réussite formelle, il mérite d'être revu avant tout pour son impressionnante performance d'acteur. – DD

ÉTAT DE SIÈGE

Costa-Gavras / France / 1973

État de siège conclut une trilogie après *Z* (1969) et *L'aveu* (1970), trois films qui racontent la soumission de trois pays (Grèce, Tchécoslovaquie et Uruguay) à une dictature. Les longs métrages ont eu beaucoup de succès et ont servi longtemps de référents politiques en cinéma. Le réalisateur touchait chaque fois un sujet d'actualité qui enflammait les militants de gauche. Comme les deux précédents films, *État de siège* dresse le tableau effrayant d'une dictature, celle de l'Uruguay, dans laquelle sont impliqués les États-Unis devenus la cible de tous les malheurs du monde. S'inspirant d'un fait réel (l'enlèvement par un groupe d'extrême gauche, les Tupamaros, d'un agent de la CIA, Dan Mitrione), le réalisateur démontre avec beaucoup de vigueur et de clarté (notamment avec des flashbacks) le rôle de l'Amérique dans l'établissement et la consolidation d'une junte militaire. Est-ce pour autant un film efficace du point de vue idéologique? Question que l'on se posait à l'époque et qui reste pertinente. – AR

RÉJEANNE PADOVANI

Denys Arcand / Québec / 1973

Dans *Réjeanne Padovani*, Denys Arcand sait utiliser la dialectique, jouer des oppositions comme le montrent très bien la topographie et la place des personnages dans un même lieu : la demeure d'un parain de la mafia. Y sont réunis, en haut, l'élite : les maîtres de la corruption, industriels et hommes politiques, qui ont permis la construction d'une autoroute ; et en bas, le prolétariat : les hommes de main, les gardes du corps et deux hôtes. Tout y est ordre et harmonie jusqu'à l'arrivée de la femme de Padovani, Réjeanne, qui viendra mettre du sable dans l'engrenage, mais trop tard... la mort l'attend. Rien ne semble perturber le système, ce dernier est pérenne. Déjà pointe le militantisme mou d'un Arcand pessimiste. Mais le réalisateur sait maîtriser les ficelles narratives et esthétiques (comme l'art des dialogues,

justes et percutants) pour nous offrir un film prophétique sur la réalité sociale et culturelle d'un peuple condamné au confort et à l'indifférence. – AR

1974, UNE PARTIE DE CAMPAGNE

Raymond Depardon / France / 1974-2002

Le premier long métrage documentaire de Raymond Depardon est à l'origine un film de commande réalisé à l'instigation de Valéry Giscard D'Estaing, que le grand reporter et photographe a suivi en pleine campagne pour l'élection présidentielle française de 1974. Face à un ambitieux candidat qui se fantasme comme un politicien à l'américaine, Depardon ne cache pas, lui non plus, ses modèles de cinéma vérité venus des États-Unis : Frederick Wiseman, D. A. Pennebaker, mais aussi Richard Leacock et Robert Drew qui avaient suivi J. F. Kennedy pour le documentaire *Primary* en 1960. Le cinéaste révèle à l'image, selon ses mots, « un grand acteur, un séducteur, un manipulateur » qui n'oublie presque jamais la caméra. Tout est dans ce *presque...* Car Depardon s'aventure au plus près du candidat et de l'homme, filme tout. Filme trop, même, aux yeux de celui qui, devenu président de la République française, finira par interdire la diffusion du film jusqu'en 2002. – DD

GÉNÉRAL IDI AMIN DADA: AUTO PORTRAIT

Barbet Schroeder / France, Suisse / 1974

Le film reste un cas d'école. En offrant au dictateur de l'Ouganda, auteur d'un coup d'État en 1971, de se mettre lui-même en scène, Schroeder dessine l'autoportrait d'un tyran qui se voit comme un leader révolutionnaire à l'échelle de la planète. Comme tous les populistes, Amin Dada entretient un contact direct avec son peuple pour mieux étendre son pouvoir sanguinaire. Admirateur de Hitler, pourfendeur d'Israël, défenseur de la cause des Noirs et des Palestiniens, l'homme est un père Ubu tragique qui incarne toute la mégalomanie du pouvoir avec une cruauté presque enfantine. Piégé par la caméra qui le filme dans des situations d'autorité

(conseil des ministres, manœuvres militaires, culte de la personnalité), le tyran amuse autant qu'il effraie, nous renvoyant « une image déformée de nous-mêmes après un siècle de colonialisme ». C'est bien sûr dans ce jeu de miroirs que le regard du cinéaste affirme son indépendance et atteint une vérité troublante. – GG

NASHVILLE

Robert Altman / États-Unis / 1975

Film choral aux multiples filons narratifs, *Nashville* est avant tout une œuvre musicale exceptionnelle qui présente une vingtaine de personnages gravitant autour de la musique country de Nashville. Au-delà des soirées de concert, un camion de campagne électorale projette avec ses haut-parleurs le message politique du candidat Hal Phillip Walker dont on ne verra jamais le visage. De fil en aiguille, son organisateur de campagne convainc, par la ruse au besoin, des musiciens de jouer pour le parti lors d'un événement bénéfique. Subtil dans son approche, Altman expose l'instrumentalisation sournoise et insidieuse du milieu artistique par la classe politique qui entend bien ainsi se faire du capital de sympathie. Si la décision de ne jamais montrer Walker étonne, elle permet d'illustrer comment une figure politique ne se construit pas seulement sur ses prestations, mais aussi grâce à une multitude de mécanismes de communication. – JM

HITLER, UN FILM D'ALLEMAGNE

Hans Jürgen Syberberg / Allemagne de l'Ouest / 1977

Le film inspira des écrits à Susan Sontag, Michel Foucault et Serge Daney. C'est dire l'importance de cette œuvre hors normes de 7h qui scellait la rencontre du cinéma et de la figure de Hitler, tous deux issus du XX^e siècle. Découpée en 4 chapitres et entièrement tournée en studio, cette œuvre antinaturaliste à la théâtralité exacerbée, qui crée une dialectique de distanciation entre les potentialités infinies du cinéma et la folie monstrueuse du régime hitlérien, tient du tour de force. De ce magma polyphonique où se côtoient

acteurs, marionnettes, diapositives et images d'archives, le tout soutenu par une bande son omniprésente, émergent la figure éclatée du tyran et la radiographie d'un pays aux prises avec ses démons. Pour Syberberg, la fiction ne peut rendre compte de l'innommable. Seul l'artifice pleinement assumé et une mise en scène frontale interpellant le spectateur peuvent parvenir à démonter la puissance et la pervasivité d'un pouvoir propagandiste. – GG

ESCAPE FROM NEW YORK

John Carpenter / États-Unis / 1981

En 1981, le futur était en 1997. Ceinte d'un mur géant, Manhattan est devenue une île carcérale où les criminels de tous horizons sont livrés à eux-mêmes. De l'autre côté, le monde s'enflamme. On est à la veille d'une conférence cruciale sur la Paix, réunissant les plus puissants hommes d'État de la planète. Soudain, Air Force One est attaqué et le président des États-Unis se retrouve seul, perdu dans Manhattan. Un prisonnier teigneux (Kurt Russell), piégé par ses geôliers, est chargé de le retrouver et (plus difficile !) de le ramener. Classique ultime du cinéma d'action des années 1980, film culte par excellence, *Escape from New-York* est la réinvention joyeuse et créative du Western. John Carpenter avait déjà revisité *Rio Bravo* dans un commissariat abandonné de L.A. (*Assault on Precinct 13*) ; il se réapproprie ici de façon jouissive *The Searchers* de Ford. Un très beau pamphlet contestataire et antimilitariste, ou l'anarchie comme mouvement politique expliqué aux enfants. – JF

REDS

Warren Beatty / États-Unis / 1981

Davantage connu comme un séduisant acteur, Warren Beatty se lance dans la réalisation du biopic *Reds* après avoir cosigné *Heaven Can Wait* avec Elaine May, en 1978. Sa fresque historique de trois heures raconte le parcours politique de John Reed, militant communiste, journaliste et écrivain qui fit la chronique de la révolution russe, et de sa compagne

Louise Bryant. Le film reste étonnant car réalisé à Hollywood pendant que Ronald Reagan, anticommuniste notoire, est à la Maison-Blanche. Beatty y traite le parcours tumultueux du journaliste américain avec une volonté d'objectiver et d'explicitier sa vie avec Louise Bryant en utilisant, entre autres, des interviews de protagonistes les ayant connus et qui viennent entrecouper la narration. Tout n'est pas rose, ni même rouge dans cette histoire d'amour et de politique qui réussit à donner un tableau nuancé des contradictions qui habitaient alors non seulement les militants communistes américains, mais aussi les bolcheviques. Loin de tout manichéisme, le film est passionnant. – AR

GANDHI

Richard Attenborough / Inde, Royaume-Uni / 1982

Dans le premier tiers de ce film multi-oscarisé, Gandhi élève la voix contre sa femme, pour ce qui constitue son seul véritable moment de faiblesse dans cette fresque de plus de trois heures, ce qui lui vaut, de la part de l'épouse bafouée, ce juste rappel : « tu n'es qu'un être humain ». Qu'on ne s'y trompe pas : le *biopic* réalisé par Richard Attenborough a bien vocation hagiographique, ce que les critiques n'ont pas manqué de lui reprocher à sa sortie. Ce parti pris n'est pas sans grandeur. Magnifié par le format en Cinémascope, l'interprétation tout en douceur et intériorité de Ben Kingsley, les nobles discours alternant avec des séquences au souffle dramatique assumé (le terrifiant massacre d'Amritsar), ce portrait de l'apôtre le plus célèbre de la non-violence a su marquer les esprits. Pour ce qui est des zones d'ombre, des ambiguïtés qui donnent leur relief aux représentations les plus achevées des figures politiques, il faudra passer son chemin. – CL

THE DEAD ZONE

David Cronenberg / États-Unis / 1983

Cronenberg n'est pas un cinéaste du politique, mais *The Dead Zone*, en plus d'offrir avant l'heure une glaçante représentation

d'un politicien aux comportements « trumpeques », interroge la légitimité du crime politique. Suite à un accident de voiture, Johnny Smith développe une sorte de prescience qui lui permet de vivre dans sa conscience l'avenir des personnes qu'il touche. En serrant la main de Greg Stillson, excentrique politicien populiste candidat au Sénat américain, Johnny apprend que celui-ci commettra un geste impulsif aux conséquences dévastatrices. Il décide alors de tout mettre en œuvre pour faire bifurquer le cours de l'Histoire. Cronenberg explore à nouveau le thème de la chair, cette fois comme interface d'accès à l'entièreté de la vie d'un être. En faisant de la couche temporelle une variable supplémentaire du drame, le cinéaste repousse les limites du politique bien au-delà des jeux de coulisses habituels. – JM

THE TIME OF HARVEY MILK

Rob Epstein / États-Unis / 1984

Connu comme documentariste de la culture gay aux États-Unis (en 1995, *The Celluloid Closet* est une enquête sur les homosexuels devant et derrière la caméra dans le cinéma américain), Rob Epstein s'est mérité une audience internationale dès sa toute première réalisation, *The Time Of Harvey Milk*, récompensée par un Oscar. Le film retrace la carrière de Harvey Milk (1930-1978), premier conseiller municipal homosexuel de San Francisco, représentant alors La Mecque de la communauté LGBT. Racontant les débuts de Milk comme activiste jusqu'à son assassinat, Epstein nous plonge dans les années 1970 par le biais d'archives et d'entrevues brillamment montées, constamment captivantes. Ne s'attardant pas sur la vie privée de Milk, il nous montre sa lutte pour la reconnaissance des droits des homosexuels. Le film se présente comme une leçon de vie : on y apprend le courage et la conviction de ses idées, et la manière de les incarner. *Milk* (2008), de Gus Van Sant, est un complément, agréable et convaincant, du documentaire. – AR



↑ J. Edgar de Clint Eastwood (2011) → Jackie de Pablo Larrain (2016) → Primary de Robert Drew (1960)

↑ **Reds** de Warren Beatty (1981) → **Che (Gueilla)** de Steven Soderbergh (2008) → **Rosa Luxemburg** de Margarethe von Trotta (1986)





↑ Salvador Allende de Patricio Guzmán (2004) → Terre en transe de Glauber Rocha (1967)

↑ Général Idi Amin Dada de Barbet Schroeder (1974) → Lumumba de Raoul Peck (2000)



SECRET HONOR

Robert Altman / États-Unis / 1984

Philip Baker Hall restera toujours le premier grand Nixon au cinéma. Bien avant Oliver Stone, Robert Altman fait déjà ressortir la dimension shakespearienne du président déchu dans cette adaptation d'un one man show tourné à l'Université du Michigan. Condamné aux yeux du public par le pardon de son successeur, Nixon (ou sa version fictive, comme le précise le prologue) assure sa propre défense en se livrant à un monologue désordonné, furieux, pitoyable et exaltant à la fois avec, pour seuls spectateurs muets, les tableaux et photographies de personnages de son passé. Dans le bureau de la résidence privée où nous le trouvons cantonné, le cadre est minimaliste : une caméra, des moniteurs, un magnétophone, quelques meubles, un volume autobiographique, un verre de scotch et un revolver. Mais nous sommes surtout en présence de cet esprit singulier, bouillonnant d'honneur et de honte, qui fait de Nixon l'une des figures les plus étudiées de la politique américaine. – EB

LE TEMPS DES BOUFFONS

Pierre Falardeau / Québec / 1985

Le banquet des 200 ans du Beaver Club : la bourgeoisie coloniale canadienne célèbre sa puissance en se bâfrant de mets luxueux, en ricanant d'autosatisfaction et en se pavanant déguisée en ses ancêtres, les conquérants anglais qui se sont emparés du commerce de la fourrure au 19^e siècle. En voix *off*, Falardeau livre avec verve une parodie d'analyse anthropologique de cette « Histoire du Québec raccourci » : les dominants et les dominés, chacun bien à sa place. Il ne mâche pas ses mots – car la vulgarité de la langue n'est rien à côté de celle qui s'exhibe à l'écran –, pour dénoncer cette mafia aux allures respectables, les « collabos bilingues » et la collusion entre la finance et des politiciens qu'il nomme et dont il rappelle les intérêts dans le secteur privé. Par-delà même les enjeux et les frontières du Québec, ce

pamphlet acerbe n'a en outre pas pris une ride dans sa charge contre l'obscénité d'un entre-soi régi par les dividendes et de plus en plus décomplexé. – ACO

ROSA LUXEMBURG

Margarethe von Trotta / Allemagne de l'Ouest / 1986

Seule femme parmi les figures révolutionnaires connues, la militante socialiste juive allemande Rosa Luxemburg est une icône du mouvement pacifiste et ouvrier du XX^e siècle. Si son héritage reste disputé à l'extrême gauche comme à l'extrême droite, c'est en partie parce que son assassinat, au lendemain de l'écrasement de la « révolte spartakiste » en 1919, scelle une guerre fratricide entre sociaux-démocrates et communistes allemands. En ne la réduisant jamais à « Rosa la Rouge » ou à la martyre des corps francs, Margarethe von Trotta, figure féministe incontournable du « Nouveau cinéma allemand » (1960-70), met en scène son héroïne dans toutes ses contradictions. Prise en étau entre deux révolutions manquées (la « pré-révolution russe » de 1905 et la « révolution de Novembre »), le nationalisme du Parti social-démocrate et son idéal révolutionnaire, plusieurs séjours en prison et une liberté de plus en plus précaire, des lettres intimes et des textes militants, sa Rosa Luxemburg est tout en dialectique, sans cesse tiraillée entre sa vie privée et ses objectifs politiques. – CBM

LE DERNIER EMPEREUR

Bernardo Bertolucci / Italie, Chine, Grande-Bretagne / 1987

Premier volet d'une trilogie orientale avec *Un thé au Sahara* (1990) et *Little Buddha*, *Le dernier empereur* est une fresque historique ambitieuse couvrant les soixante ans de la vie de Pu Yi, qui finira ses jours impériaux comme jardinier après avoir été prisonnier des communistes qui le rééduqueront. Bertolucci a le privilège de tourner en Chine et surtout de filmer dans la Cité interdite. Après *Le conformiste* (1970) et *1900* (1976), les cinéphiles s'attendaient une fois de plus à découvrir et démêler les relations conflictuelles entre

l'individu et les forces sociopolitiques. Or, il n'en fut rien. Le réalisateur situe l'histoire de Pu Yi hors du domaine politique, sauf à la fin du film où il décrit les excès de la Révolution culturelle. Ce qui ne l'empêche pas de condenser avec précision et opulence (splendides costumes et milliers de figurants) plus d'un demi-siècle d'histoire chinoise. Sa mise en scène est naturellement fluide et somptueuse. Bertolucci quittera la cérémonie des Oscars les bras chargés de huit statuettes. – AR

BOB ROBERTS

Tim Robbins / États-Unis / 1992

Et si, avec la complicité des médias traditionnels, un millionnaire sans scrupule se faisait le porte-étendard d'une nouvelle droite cryptofasciste, convertissant le conservatisme politique en mouvement contestataire animé par la xénophobie et le fanatisme religieux ? Bien entendu, la question posée par Tim Robbins n'a aujourd'hui plus rien de théorique. Or, il y a encore de quoi être séduit par le sarcasme et l'intelligence de son faux documentaire qui suit, dans un style proche de D.A. Pennebaker, la campagne électorale du musicien démagogue Bob Roberts. « The Times They Are a-Changin' Back », chante-t-il à la guitare, entre autres slogans réactionnaires ; on a beau être amusé de ses pastiches de Bob Dylan, le personnage, d'abord conçu pour un sketch de *Saturday Night Live*, fait surtout froid dans le dos. Les éclats de violence que provoque Roberts en prenant figure de martyr devant ses fidèles ne se lisent plus comme un avertissement, mais, hélas, une prémonition. – EB

L'ARBRE, LE MAIRE ET LA MÉDIATHÈQUE

Éric Rohmer / France / 1993

On croit au départ à un film didactique sur le hasard (le sous-titre du long métrage est « Les sept hasards ») ou à un documentaire. Or, pas du tout. C'est une comédie qui puise son fond politique dans la France des années 1990 (l'écologie bientôt à la mode, la nouveauté avec la médiathèque, etc.).

C'est une satire sur les dérives modernistes vue à partir des ambitions d'un maire qui veut faire construire un bâtiment de grande envergure à la place d'un majestueux saule. Il y a aura donc ceux qui s'opposent à lui et ceux qui lui sont favorables, ce qui donnera lieu à des joutes oratoires passionnantes. Lutte entre partisans du progrès et traditionalistes ? Rohmer n'est pas vraiment intéressé par cette question, sinon pour créer des surprises et des renversements de situation. Le spectateur ne peut dès lors prendre parti pour les uns ou pour les autres. Il est plutôt convié à s'amuser comme un fou devant cette fable sur les contradictions et les ambiguïtés qui finit (naturellement !) par une chanson. – AR

ABSOLUTE POWER

Clint Eastwood / États-Unis / 1997

Adapté du roman de David Baldacci, *Absolute Power* est un film mineur d'Eastwood, mais il reconduit les obsessions d'un réalisateur préoccupé par les expressions du pouvoir et l'importance du regard derrière toute action. Un cambrioleur, Luther Whitney, surprend un crime crapuleux qui implique le président des États-Unis. L'occasion est bien sûr trop belle pour montrer les liens d'intérêt qui unissent les mondes politique et financier. Récupérant à son compte la notion de « pleins pouvoirs », Eastwood s'insurge contre les mises en scène mensongères au sommet de l'État en imposant la loi du cinéma qui fera valoir la vérité. Faisant jouer sa propre fille, le réalisateur-acteur se dédouble par ailleurs en la personne insaisissable de Luther, père en retrait aux multiples insuffisances, à la faveur d'une mise en abîme où l'intime et la sphère publique se croisent. Tout le cinéma d'Eastwood est là, dans un mouvement de dévoilement cathartique, invitant à sortir de toutes les formes de déni. – GG

WAG THE DOG

Barry Levinson / États-Unis / 1997

Quel sentiment surréaliste ce devait être pour les créateurs de cette comédie comme pour son premier public que de

voir, dans les mois suivant sa sortie, se réaliser une partie de son scénario : après avoir été forcé d'admettre sa liaison avec Monica Lewinsky, le président Clinton annonce soudainement une série de bombardements dirigés contre des cibles en Afghanistan et au Soudan. Barry Levinson et ses scénaristes avaient justement imaginé le gouvernement américain inventer un conflit international pour détourner l'attention d'un scandale sexuel ; le film se fait aussitôt une réputation prophétique. On y voit également se dessiner une inquiétude des plus légitimes quant aux dangers des outils numériques alors naissants qu'utilisent les personnages pour fausser du contenu médiatique. « C'est la queue qui agite le chien » : le président, figure anonyme et quelconque, n'est qu'un produit commercial destiné à être vendu, coûte que coûte, par ses conseillers politiques, dont un producteur hollywoodien. – EB

BULWORTH

Warren Beatty / États-Unis / 1998

Mortellement déprimé par la stagnation et l'injustice du système politique qui le tient en laisse, un sénateur parvient à réaliser dans ce film un rêve inaccessible aux individus de sa profession : celui de pouvoir exprimer enfin, sans la moindre retenue, le fond de sa pensée. Ne s'interdisant plus rien, le politicien en crise incarné par Warren Beatty abandonne son costume pour une tenue hip-hop, ses discours rabâchés pour du rap improvisé, ses activités de financement pour les pistes de danse, sa femme frigide pour une jeune fille de banlieue. Le succès que lui accordent ces transgressions rend compte d'un découragement face aux partis traditionnels, d'un désir de rompre avec l'hypocrisie du politiquement correct, d'entendre dire tout haut ce que la foule pense tout bas. Cette tendance, perçue avec justesse par le cinéaste, n'a fait que progresser dans les décennies suivantes ; mais il faut faire attention à ce que l'on souhaite, de peur de l'obtenir. – EB

ELECTION

Alexander Payne / États-Unis / 1999

C'est une expérience étrange que de visionner *Election* quelques semaines après le dénouement de la présidentielle américaine. Cette coïncidence accentue la pertinence du propos : sous des apparences de *teen movie* acidulé (le choix de Matthew Broderick renforçant peut-être cette première impression...) se cache un brûlot amer sur le (dys)fonctionnement de la démocratie. Coups bas des candidats, désengagement des électeurs, fraude et contestation : tout y passe, dans un processus électoral aux enjeux pourtant bien dérisoires. Et plus déprimant encore est le choix offert aux électeurs, qui doivent trancher entre l'ambitieuse jusqu'au-boutiste, prête à faire céder l'intérêt général devant son propre intérêt, le candidat démagogue qui n'a d'autre programme que de brosser son électorat dans le sens du poil, et celle qui joue avec les règles du système pour mieux le détruire de l'intérieur. *Election*, une comédie : vraiment ? – CL

LUMUMBA

Raoul Peck / France, Haïti / 2000

Patrice Émery Lumumba, révolutionnaire et éphémère premier ministre de la République démocratique du Congo, fut brutalement assassiné le 17 janvier 1961 sous la supervision d'officiers belges ainsi qu'avec la complicité attestée de la CIA. *Lumumba*, film de fiction politique, retrace les quelques mois qui ont précédé son exécution, de même que son arrivée au gouvernement, l'impact de sa personnalité publique sur sa vie privée, l'admiration de tout un peuple à son égard. Échappant aux conventions pédagogiques et aux péripéties anecdotiques qui pèsent sur le *biopic*, Raoul Peck privilégie l'analyse rigoureuse et lumineuse d'un contexte politique alors (et encore) sous l'emprise du colonialisme occidental, freiné par les rouages d'un pouvoir qui refuse de céder sa place. Le film travaille l'acuité historique et transforme Lumumba, déclaré héros national en 1966, en emblème

absolu de la lutte pour la libération des peuples opprimés. – CSO

THE CONTENDER

Rod Lurie / États-Unis / 2000

À la mort soudaine et mystérieuse du vice-président, la sénatrice Laine Hanson (Joan Allen) se voit proposer de le remplacer. Le président des États-Unis (Jeff Bridges), un Démocrate, la veut absolument à ses côtés. Mais, avant toute chose, elle devra être confirmée par un Sénat républicain qui, sous la direction d'un perfide sénateur (Gary Oldman), fera tout pour entacher cette nomination. *The Contender* met en scène de manière détaillée les mécanismes institutionnels qui accompagnent la désignation d'une personnalité politique. Il le fait avec intelligence et efficacité, à la façon d'un *thriller* politique hanté par le spectre de l'affaire Monica Lewinsky/Bill Clinton. Décrit parfois comme le *Citizen Kane* des films de vice-présidentes, c'est un film oppressant sur l'hypocrisie du pouvoir. Une puissante réflexion sur la résistance, la noblesse et l'intégrité politique au sein d'un monde qui n'a de cesse de corrompre. – JF

BUBBA HO-TEP

Don Coscarelli / États-Unis / 2002

Un foyer pour personnes âgées, à notre époque. Elvis et J.F. Kennedy (oui, vivants!) y croupissent incognito. Désabusé par le monde vain des stars, Elvis (génial Bruce Campbell) s'est entendu autrefois avec le meilleur de ses imitateurs pour échanger leurs identités (celui décédé en 1977 était donc un faux). Quant à Kennedy (Ossie Davis), trop de conspirations l'ont alors forcé à disparaître. Pigmentation de peau oblige, mentionnons aussi qu'il est maintenant noir. Ces deux icônes vont bientôt former un improbable duo pour combattre une momie égyptienne qui tue les vieillards du coin en volant leurs âmes. Un film d'horreur farceur qui démonte joyeusement l'Amérique et ses mythes en exploitant la culture des théories du complot. Rempli de poésie nostalgique et d'humanité déconcertante,

le film est surtout une très belle réflexion sur la vieillesse et la mort de nos idoles culturelles et politiques. – JF

ROYAL BONBON

Charles Najman / France / 2002

Au moment de la sortie de *Zombie Child*, Bertrand Bonello a fait état de la filiation de son travail avec le cinéma de Charles Najman, récemment disparu, et notamment avec *Royal Bonbon*, Prix Jean Vigo 2002. Axé sur le personnage d'un « fou » qui se dit l'incarnation du roi Christophe, ancien esclave et figure incontournable de la première république noire libre, le film est une fable sur le pouvoir qui dévore, un pouvoir qui se rêve porteur d'une grandeur nationale sans cesse brisée hélas dans ses élans d'émancipation. On y voit le roi « Chacha » errer dans le palais en ruines de Sans-Souci, affublé d'un enfant des rues et d'une cour fantoche composée de paysans. Délirant, écartelé entre le surnaturel et la réalité, le souverain s'enferme peu à peu dans les mirages de la tragédie d'un peuple qui ne parvient pas à surpasser sa névrose historique et refonder son rapport à l'État. Par sa théâtralité et son verbe flamboyant, *Royal Bonbon* se veut un chemin sacré vers la lumière. – GG

À HAUTEUR D'HOMME

Jean-Claude Labrecque / Québec / 2003

Ayant obtenu carte blanche pour suivre Bernard Landry, premier ministre du Québec et candidat du Parti Québécois aux élections de 2003, Jean-Claude Labrecque, caméra à l'épaule, se faufile partout, là où, si on en croit Denys Arcand, les hommes politiques ne veulent pas voir les cinéastes. Landry n'est pas mis en scène ; il est suivi à la trace par le cinéaste, de conférences de presse en assemblées de comté, aux côtés de sa compagne dans le bus de tournée et en réunion avec ses conseillers. Au-delà de l'homme politique qui – il le comprend bien – joue son avenir face à un adversaire aussi malin que retors, Labrecque s'attache à peindre l'homme, enregistrant ses angoisses aussi

bien que ses impatiences (avec les journalistes, notamment). Les jeux politiques sont ici filmés de l'intérieur, comme rarement on a pu les voir et Bernard Landry, au-delà de son image officielle, est attachant, jusque dans ses errances. Et dire qu'il n'a pas aimé le film ! – RD

FAHRENHEIT 9/11

Michael Moore / États-Unis / 2004

Palme d'or à Cannes, *Fahrenheit 9/11* demeure l'un des films de Michael Moore ayant le plus marqué les esprits. Peu importe l'éternel débat sur la forme et les méthodes employées par le cinéaste (qui ne cherche pas à prêcher à des convaincus-esthètes mais les autres), la démonstration n'a rien perdu de son mordant : à travers sa charge contre George W. Bush, Moore dénonce l'aviilissement des élites, la vaste supercherie de la guerre en Irak, le poids du complexe militaro-industriel, la bonne entente des puissants – quel que soit parfois leur camp – la transformation des classes populaires en chair à canon et la banalisation des atteintes à la démocratie... Rien qui ne soit périmé. Certes, le film ne parvint pas à empêcher la réélection de Bush, contrairement à ce qu'espérait Moore. Mais peut-être cela a-t-il permis au cinéaste de gagner encore un peu plus en lucidité, ce qui l'amena à être l'un des premiers et l'un des seuls à prédire la victoire de Donald Trump en 2016. – ACO

LA CHUTE

Oliver Hirschbiegel / Allemagne / 2004

La Chute relate l'agonie du régime nazi dans le bunker où se sont retranchés Hitler et ses plus proches collaborateurs, alors que les bombes alliées pleuvent sur Berlin. À sa sortie, le film suscita de vives polémiques, concentrées sur la manière dont était représenté le *Führer*, rendu presque humain par ses adieux à ceux qu'il avait aimés (essentiellement Eva Braun et son chien...). Il eût été tellement plus réconfortant de filmer le monstre en l'éloignant de nous, comme une figure repoussoir ! Mais

la qualité première du film est pourtant là : nous confronter à la part d'humanité qui subsiste, dérangeante, dans l'un des plus effrayants dirigeants de l'Histoire moderne. Beaucoup plus malsain, peut-être, est le choix du réalisateur qui filme le suicide de Hitler en hors-champ : en refusant à la mort du *Führer* la possibilité de s'incarner dans l'image, le réalisateur ne prend-il pas le risque de cautionner le mythe de sa survie ? Car, oui, le ventre de la bête est toujours fécond. – CL

SALVADOR ALLENDE

Patricio Guzmán / Chili / 2004

Patricio Guzmán, qui a consacré son œuvre à constituer une mémoire de l'Histoire récente du Chili à travers le cinéma (*La bataille du Chili, Le cas Pinochet, Nostalgie de la lumière*), se penche ici sur celui qui fut la figure politique décisive de cette période et, selon les mots du cinéaste, « l'homme qui a marqué sa vie » : Salvador Allende. Plus qu'une biographie, son film est un hommage vibrant – voire un mausolée au président – jusque dans la reconstitution de ses dernières heures, qui viennent clore la jeunesse idéaliste du cinéaste. Tout en revenant sur le coup d'État et la responsabilité des États-Unis, le film porte surtout un regard révérencieux sur ce farouche défenseur de la démocratie et recherche une proximité avec le modeste médecin qui parvint à devenir un modèle de la gauche par-delà les frontières chiliennes. Cette vision quasiment romantique est émouvante dans sa volonté de ressusciter Allende et de le faire briller plus fort que ceux qui ont essayé (ou essaient encore) de l'effacer de la scène de l'Histoire. – ACO

LE PROMENEUR DU CHAMP DE MARS

Robert Guédiguian / France / 2005

Moins qu'un *biopic*, ce film est une méditation sur le pouvoir, en même temps que le portrait crépusculaire d'une figure marquante de la politique française de la seconde moitié du XX^e siècle, et de l'idéal qu'elle a pu incarner quelque temps. François Mitterrand, premier président

socialiste de la France, était aussi un politicien aguerrri, grand admirateur de Machiavel, apte à louvoyer dans les eaux troubles de l'Histoire. Comme il le dit lui-même dans le film, cinquante ans de carrière politique l'ont amené à prendre la mesure de la distance qui sépare la «réalité rêvée» de la «réalité réelle». Mitterrand filmé par Guédiguian, c'est la Gauche réelle filmée par la Gauche rêvée. Cette conjonction des deux Gauches produit un film profondément mélancolique, où le ressentiment des idéaux trahis est atténué par la fascination qu'exerce encore un homme pétri de culture, qui continue à discourir sur des valeurs auxquelles il ne semble plus croire lui-même. – CL

MUNICH

Steven Spielberg / États-Unis / 2005

On voit dans une première scène des membres du gouvernement et du Mossad discuter avec Golda Meir d'une mission de représailles contre les onze preneurs d'otages de Septembre noir qui ont tué onze athlètes d'Israël et leur entraîneur aux Jeux olympiques de Munich de 1972. Film pro israélien? Pas du tout. Plutôt une réflexion sur la guerre, inspirée de faits réels. La réalisation s'avère sombre (tout est presque filmé la nuit comme pour accentuer l'aspect négatif), certes angoissante et haletante, mais tragique : la mission d'Avner (Eric Bana), un agent de plus en plus traumatisé et déboussolé par les assassinats que lui et ses quatre confrères doivent commettre, génère plus de violence encore, les attentats appelant la vengeance ; Spielberg renvoie dos à dos Israéliens et Palestiniens. Cherchant repentance, Avner se questionne à la fin sur la légitimité de son action ; celle-ci sonne-t-elle sa malédiction ou bien sa rédemption? L'homme est un héros défait. Pour une fois, le cinéma n'est pas un jouet aux mains de Spielberg. – AR

DANS LA PEAU DE JACQUES CHIRAC

Michel Royer / Karl Zéro / France / 2006

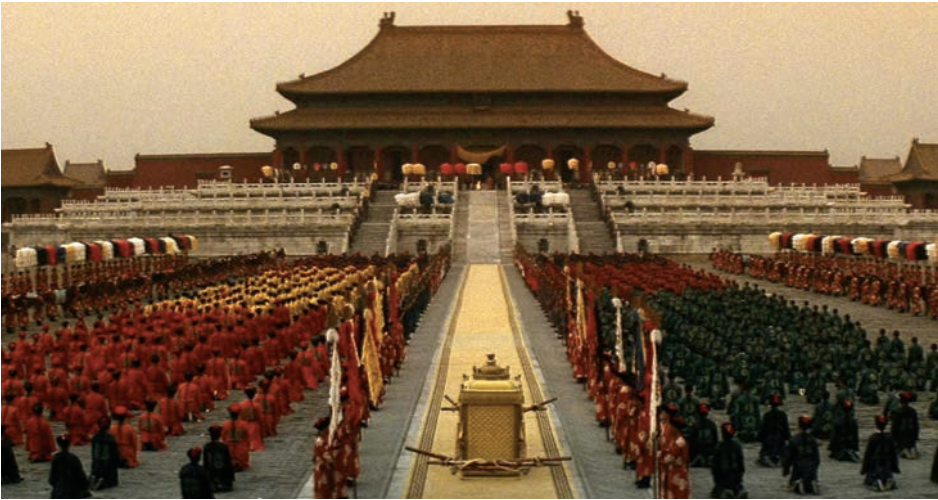
Documenteur, autobiographie non autorisée en voix off *presque* authentique

(il s'agit en réalité de la voix de Didier Gustin, un imitateur et acteur français), *Dans la peau de Jacques Chirac* retrace avec un humour décapant quarante années de chiraquisme, de cynisme politique et de quête du pouvoir. Omniprésent dans les médias depuis 1967, notamment en tant que secrétaire d'État, ministre, premier ministre, maire de Paris puis président de la République française, Jacques Chirac se confesse enfin et dresse un bilan sans concession de sa carrière controversée, aidé «à l'insu de son plein gré» par le documentariste Michel Royer, spécialiste en archives télévisuelles, et Karl Zéro, trublion médiatique des grandes années de la chaîne Canal +. En France, où le film a remporté en 2007 le César du meilleur documentaire, la presse avait titré ironiquement : «le film qui ne vous fera pas changer d'avis sur Jacques Chirac». – DD

ELECTION DAY

Oleg Fomin / Russie / 2007

«Aucun des créateurs du film n'a été blessé durant ou après le tournage. Pour le moment.» C'est sur cette annonce que s'achève la meilleure des trop rares comédies populaires russes à s'être risquées à la satire politique au XXI^e siècle. Les aventures insolites d'une équipe de radio, chargée d'improviser la campagne d'un candidat fictif au poste de gouverneur, permettent en effet d'aborder, sur le mode de la facétie plutôt que de la dénonciation pure, quelques sujets périlleux : la corruption des élites, la fraude électorale et la centralisation du pouvoir. Les élections régionales représentées dans le film sont manipulées par des forces moscovites invisibles mais flagrantes ; cela inclut la sélection des candidats, qu'il s'agisse du politicien désigné par le gouvernement fédéral, un Gargantua maintenu en état d'anxiété permanente, ou de son opposant, un masseur au passé criminel envoyé pour déstabiliser la situation. Autant en rire qu'en pleurer. – EB



↑ → The Last Emperor de Bernardo Bertolucci (1997)

↑ Gandhi de Richard Attenborough (1982) → Il Divo de Paolo Sorrentino (2008) → The Trial de Maria Augusta Ramos (2018)





→ *Larbre, le maire et la médiathèque* d'Éric Rohmer (1993)



→ *Le promoteur du Champ de Mars* de Robert Guédiguian (2005)

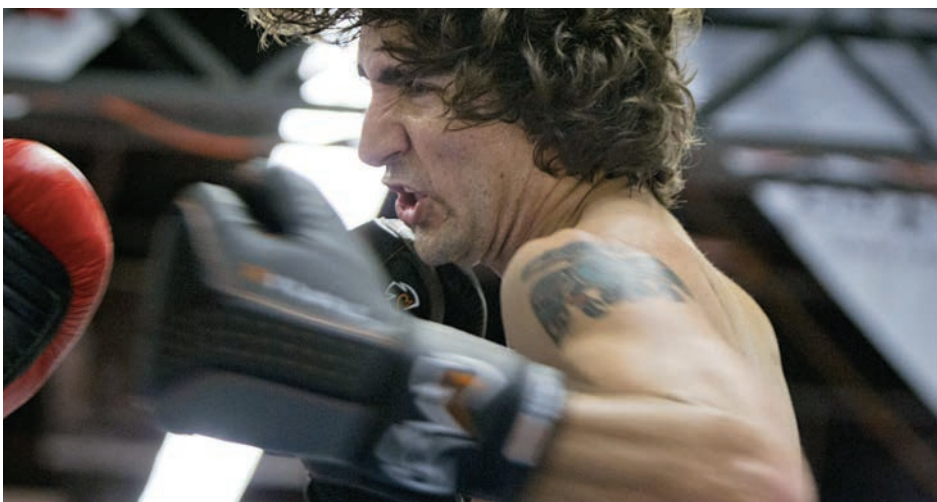


↑ *L'exercice de l'État* de Pierre Schoeller (2011)

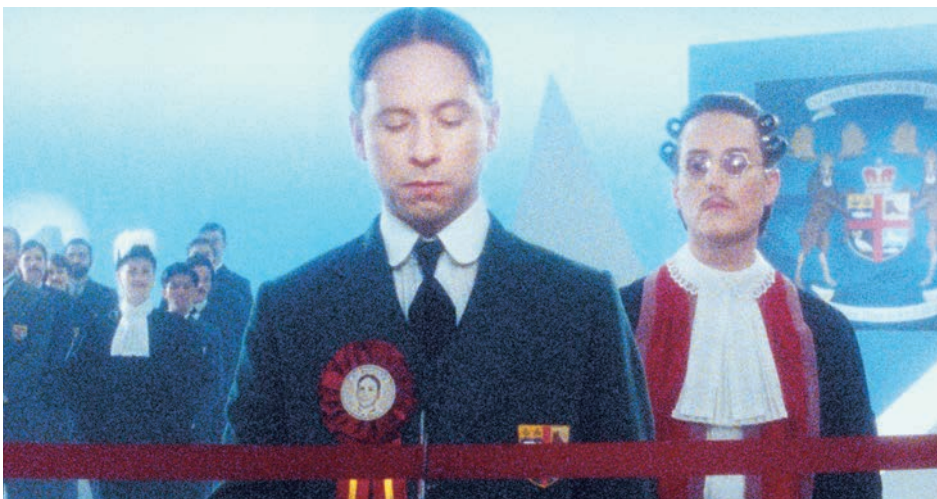
↑ **Guibord s'en va-t-en guerre** de Philippe Falardeau (2015) →



→ **God Save Justin Trudeau** de Guyliane Marois et Éric Ruel (2014) →



→ **Le vingtième siècle** de Matthew Rankin (2019)



CHE

Steven Soderbergh / États-Unis / 2008

Le *Che* de Soderbergh, qui n'est évidemment pas une œuvre marxiste, ne cherche pas non plus à juger son personnage. Avec ses parties radicalement différentes (l'une, classique et héroïque, relate l'avancée victorieuse à Cuba, l'autre, brute et oppressante, l'embourbement de la guérilla bolivienne), ce diptyque met à jour la naissance d'une légende tout en ne perdant jamais de vue l'homme. Soderbergh scrute la complexité du Che : idéologue radical, dont il montre les discours à l'ONU, sans pour autant être un stratège politicien (contrairement à Fidel), à la fois homme d'action et intellectuel, meneur d'hommes tout en étant obsessionnel et intraitable. Plutôt que de dresser une véritable biographie (de nombreux aspects sont évacués), Soderbergh se concentre sur deux moments clés, en miroir, pour étudier les paradoxes d'un homme coincé entre son idéalisme et la réalité, et signe lui-même un film oscillant entre réalisme et mysticisme, tout en cherchant à s'éloigner de la figure iconique des cartes postales. – ACO

IL DIVO

Paolo Sorrentino / Italie / 2008

Aussi inexpressif et impénétrable fut Giulio Andreotti, l'un des politiciens les plus puissants du siècle dernier, aussi pétulant et cathartique est ce film débridé qui fustige la classe dirigeante italienne tout en l'esthétisant ; sans aucune révérence, mais avec une certaine fascination morbide, Paolo Sorrentino représente le théâtre politique à la manière d'un tableau clair-obscur doublé d'un clip de musique pop. Lié, de près ou de loin, à des centaines d'assassinats survenus durant les « années de plomb », celui que l'on surnomme « le bossu », « le sphinx », « le pape noir » ou encore « le divin » mène en effet le pays dans une sorte de danse macabre qu'il interprète comme étant la volonté de Dieu. En plus des aspects chaotiques du pouvoir, est exprimée ici son infinie et mystérieuse

solitude, communiquée par les scènes indélébiles d'Andreotti déambulant la nuit dans les rues de Rome, suivi d'un sombre bataillon de gardes du corps. – EB

VINCERE

Marco Bellocchio / Italie / 2009

Le film est une allégorie sur le pouvoir doublée d'une réflexion sur le désir : celui d'une femme, Ida Dalser, première épouse oubliée de Mussolini qui contribua par amour à la réussite politique du Duce. Bientôt reniée et coupée de son fils, celle-ci n'aura de cesse de se battre pour faire valoir sa légitimité auprès du peuple italien. Ida est une Antigone broyée par la raison d'État qui sera internée et sacrifiée. Avec audace, Bellocchio élimine en chemin la figure du tyran, ne le montrant plus qu'à travers les signes extérieurs d'un culte de la personnalité qui renvoie l'idéologie fasciste à une mascarade grotesque prônant la guerre comme « hygiène du monde ». Contre ces images mortifères qui instrumentalisent l'Histoire, *Vincere* impose la puissance du cinéma et redonne à Ida Dalser la place qui lui revient. Extirpée du royaume des ombres, une femme vient à notre rencontre et, malgré une fin tragique, existe soudain aux yeux de tous, souveraine et immortelle, au-delà de sa folie désirante. – GG

MY NAME IS KHAN

Karan Johar / Inde / 2010

Rizvan Khan (Shahrukh Khan), Indien autiste, misbaha en main, arrive aux États-Unis par avion avec la volonté de rencontrer Barack Obama, récemment élu. Il n'a qu'une phrase à lui dire : « mon nom est Khan et je ne suis pas un terroriste ». Entre paranoïa et vent de changement, s'ensuivent une traversée du territoire et des rencontres improbables, de même qu'un début d'idylle amoureuse. Bientôt, le jour fatidique arrive. Obama est là, sur l'estrade, pour un rassemblement. Mais Rizvan va-t-il pouvoir passer les barrières de sécurité ? Un étonnant *Forrest Gump* : Bollywood ou la folle et jouissive

rencontre de deux stars (Shahrukh Khan est un Dieu vivant en Inde) qui débordent du cinéma. Un cinéma qui se réapproprie la politique américaine et un film à message qui vise le rapprochement des êtres. Mort aux réseaux sociaux ! Une bonne paire de chaussures pour marcher vers l'autre : là est la seule et unique solution. – JF

GODIN

Simon Beaulieu / Québec / 2011

Simon Beaulieu redonne vie à d'innombrables archives pour retracer le parcours et les combats de l'écrivain et homme politique Gerald Godin des années 1960 à 1990, en passant par la crise d'octobre et le premier référendum. Cette traversée ravive les espoirs de cette période bouillonnante, les rêves d'indépendance et l'amertume qui s'ensuivit, à travers la personnalité de Godin, fascinante à bien des égards. On peut d'ailleurs avoir un pincement au cœur en ayant l'impression de contempler des possibles révolus : ou comment un poète mena campagne électorale à bicyclette et parvint, sur ses convictions, son esprit et son intégrité, à défaire le premier ministre dans sa propre circonscription. Les idées du député-poète, qui faisait du multiculturalisme un allié de l'indépendantisme et savait plus que quiconque l'essence politique de la langue québécoise, désinaient pourtant une vision d'avenir qui résonne encore avec force face aux enjeux contemporains. – ACO

J. EDGAR

Clint Eastwood / États-Unis / 2011

Film biographique sur Edgar J. Hoover, qui fut directeur du Bureau des enquêtes américain, lequel deviendra le FBI ; il le dirigera durant 48 ans. Étrange personne qui vivra avec sa mère, ne se mariera jamais et aura une longue amitié avec Clyde Tolson, un beau célibataire qui héritera de lui. Énigmatique personnage dont la rumeur veut qu'il s'habille en femme le soir chez lui (ce qui ne fut jamais prouvé). C'est sa vie privée et publique qui intéresse Clint

Eastwood, qui se permet de la faire raconter par Edgar Hoover lui-même – ce qui ne le rend pas sympathique pour autant. Froid, menteur, complaisant, cynique, sans compassion, comme lorsqu'il annonce à Bob Kennedy l'assassinat de son frère, l'homme trafique ses actions pour s'attirer la reconnaissance. C'est surtout son anti-communisme – il n'évoluera jamais – qui guide la conduite de ce Hoover sans âme (et on peut dire : sans sexualité). Eastwood est excellent dans la description de ce personnage odieux, qu'il ne « sauve » même pas à la fin. – AR

L'EXERCICE DE L'ÉTAT

Pierre Schoeller / France / 2011

L'Exercice de l'État suit le quotidien harassant d'un ministre fictif (Olivier Gourmet), tiraillé entre son devoir de fonctionnaire d'État, son ambition personnelle et la nécessité de survivre dans le milieu hostile des hautes instances gouvernementales. Dans la dernière séquence du formidable *The Candidate* de Michael Ritchie, l'élu démocrate au Sénat (Robert Redford) s'interrogeait au soir de son élection : « Et maintenant, que fait-on ? » Pierre Schoeller répond avec force à cette question, quand retombe la ferveur de la bataille. Sa plus grande audace est d'aborder de front le monde de la politique dans ce qu'il a, a priori, de moins glorieux, c'est-à-dire l'exercice ordinaire de la fonction, et d'éviter l'approche habituelle, plus séduisante et romanesque, de la campagne électorale. Mais qu'on ne s'y trompe pas : la politique reste un sport de combat. Si ce n'est plus un match de boxe, c'est désormais une course d'endurance impitoyable, un marathon « marche ou crève ». – DD

THE DEVIL'S DOUBLE

Lee Tamahori / Belgique, Pays-Bas / 2011

Bagdad, 1987. Latif Yahia, officier de l'armée iraquienne, est contraint de devenir la doublure d'Oudaï Hussein, le fils aîné de Saddam et le digne héritier dans l'horreur de Scarface et de Caligula. Pour nous aider à distinguer l'original de

son sosie, Dominic Cooper, qui incarne les deux personnages à l'écran, prend soin de les différencier par de généreux indices de jeu : sourcils froncés pour le premier, sourire niais pour le second... La réussite involontairement comique de cet authentique nanar hollywoodien ne tient pas seulement à la contre-performance hilarante de son acteur principal, mais aussi à un fond nauséabond de bonne conscience patriotique. Dans un exercice de justification permanente, Lee Tamahori a façonné une œuvre de propagande ridicule à la gloire de l'impérialisme américain, où les dissidents du régime prient pour la venue de sauveurs qui rétabliront l'ordre et la justice en Irak. À peine si l'on n'entend pas au loin le son de la cavalerie... – DD

LINCOLN

Steven Spielberg / États-Unis / 2012

Cette fresque de Steven Spielberg frappe par sa rigueur, sa précision historique et sa sobriété. La performance de Daniel Day-Lewis incarnant le plus célèbre président des États-Unis et le choix de mettre en scène son dernier grand combat, soit la ratification de l'amendement interdisant l'esclavage, ont contribué au succès de ce film réalisé sous l'ère Obama. En évitant de tomber dans le grand spectacle sans pour autant se priver de l'étoffe du mythe, Spielberg nous fait vivre au plus près un pan de l'Histoire en dévoilant le jeu politique derrière celle-ci, entre grandeur démocratique et arrangements mesquins. Il s'attache surtout à dépeindre un homme qui est un individu avant de devenir une légende, entre hésitations et intelligence visionnaire, humanité et puissance, fragilité et *gravitas*. Grâce à Daniel Day-Lewis, Lincoln parle, se meut, pense, existe sous nos yeux par-delà les photographies : ne serait-ce que pour cela, le film est fascinant. – ACO

GOD SAVE JUSTIN TRUDEAU

GuyLaine Maroist, Éric Ruel / Québec / 2014

Lors d'une soirée bénéfice de 2012, un combat de boxe oppose le sénateur

Patrick Brazeau à Justin Trudeau, alors simple député de Papineau. Documentaire structuré comme un drame sportif et mis en place de façon à créer un crescendo émotionnel jusqu'à l'affrontement final, *God Save Justin Trudeau* exacerbe et tourne en dérision le spectacle grotesque qu'était déjà l'événement premier, allant même jusqu'à y adjoindre une musique classique triomphante quasi omniprésente. Ne reculant devant aucun manichéisme, en écho à la couverture médiatique, Trudeau y est érigé en bon libéral livrant un énième combat au méchant conservateur Brazeau. Si le film parvient à tisser quelques liens pertinents entre ce combat et l'ascension de l'homme à la tête du Parti libéral en 2013, il participe avant tout à la mise à nu de la spectacularisation de la politique qui ne cesse de détourner l'attention des médias et de la population des réels enjeux de société. – JM

GUIBORD S'EN VA EN GUERRE

Philippe Falardeau / Québec / 2015

Voilà un film qui, sous ses dehors de comédie, en dit plus sur le Québec que bien des analyses. Premièrement, on n'y trouve pas que des Blancs, mais des autochtones, des travailleurs miniers et forestiers et des Haïtiens dont Souverain Pascal, étudiant en sciences politiques, féru de Montesquieu, de Rousseau et de Tocqueville, qui devient assistant de Steve Guibord. Ancien joueur de hockey, ce dernier est un député indépendant (son bureau est situé au-dessus d'une boutique de lingerie féminine !) qui tente de régler les conflits de sa région, conflits qu'on connaît bien au Québec (crises entre routiers et autochtones). Le député est mis devant un dilemme déchirant : doit-il, par son vote, donner la permission au Canada d'aller en guerre ? Il consulte ses électeurs, écoute les conseils de sa femme et de sa fille, rencontre le premier ministre et, chaque fois, se dégage des scènes un sentiment de vérité auquel les habitants de Haïti qui commentent les envois par Skype de

Souverain Pascal ajoutent une couche de justesse. – AR

JACKIE

Pablo Larrain / États-Unis / 2016

Éclaté dans sa forme (présent, passé, flashback et archives), *Jackie* dessine le portrait d'une femme brisée qui, dans les trois jours suivant l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, tente de recoller les morceaux du couple qu'elle formait avec son mari, alors qu'elle accorde une interview à un journaliste. Jackie devient une survivante. Elle va, pour rester vivante et garder vivant un corps mort, un corps politique, s'occuper minutieusement des funérailles de Jack (comme elle appelle son mari). Elle écrit au futur sa vie avec Jack, pour qu'on ne les oublie pas, avant qu'elle ne soit plus rien, sinon la femme d'un président. Être et avoir été. Pablo Larrain réinvente une mythologie de Jacqueline Kennedy, qui ne ressemble pas à celle créée auparavant : la mythologie d'un être qui fut une princesse à la Maison-Blanche, au bras de son mari. Un souvenir. Un fantôme. Larrain décrit le cheminement douloureux d'une femme en deuil, qui sait qu'elle ne sera plus jamais la même : une étoile. – AR

LE ROI DES BELGES

Peter Brosens, Jessica Woodworth / Belgique, Pays-Bas, Bulgarie / 2016

Nicolas III, roi des Belges, est en visite protocolaire en Turquie, suivi par un documentariste à qui le Palais a commandé un film promotionnel, lorsque la nouvelle tombe : la Wallonie fait sécession. Mais c'est une autre prise d'indépendance que l'on suit dans cette comédie aussi déjantée que poétique : celle du roi lui-même, qui se sent tout à coup investi d'un rôle unificateur et cherche à rentrer dans son pays par tous les moyens, en contournant l'annulation des avions du fait d'une tempête solaire aussi bien que la sécurité et la diplomatie turques. Le retour à travers les Balkans se fera en bus, à pied et en tracteur, et le tournage du documentaire prend dès lors une tournure inédite : le roi découvre une autre Europe, l'impact des

politiques, la pauvreté, l'humanité... et même le bonheur. Au diable le protocole, les chemises propres et les muselières, Nicolas III se met à penser, à désirer, à décider, non sans un petit vent d'anarchie. Le roi est libre, vive le roi ! – ACO

WEINER

Josh Kriegman, Elyse Steinberg / États-Unis / 2016

Après plusieurs mois de tournage, Anthony Weiner, ancien député et candidat à la mairie de New York, finit par constater que ce projet ne servira pas à illustrer son glorieux retour en politique, mais à documenter sa défaite à la suite d'un énième scandale sexuel. En choisissant d'ouvrir le film sur ce mortifiant moment de lucidité, les cinéastes annoncent d'emblée le dénouement d'une campagne dont on suivra, non sans plaisir voyeuriste, les déboires cocasses et les retournements incongrus. À travers son échec, Weiner, alias Carlos Danger, devient une figure emblématique des difficultés de la politique contemporaine ; disgracié par les mêmes réseaux sociaux qui avaient aidé à le faire connaître, l'homme est dépossédé de sa carrière comme de sa vie privée. On reste avant tout marqué par la présence humiliée de sa femme, victime silencieuse de ses infidélités ainsi que véritable destinataire de ses mensonges publics. – EB

THE DEATH OF STALIN

Armando Iannucci / Royaume-Uni, France, Belgique / 2017

Les camps du Goulag et les grandes purges ont marqué à juste titre l'imaginaire de la dictature mise en place par Staline en URSS. Dans une comédie noire au ton satirique, dont le ridicule est accentué par l'utilisation de la langue anglaise, *The Death of Stalin* pousse à l'extrême le jeu des assassinats politiques injustifiés, mettant ainsi de l'avant la peur de tout un chacun d'être le prochain sur la liste d'extermination du despote. Lorsque Staline meurt, les divisions déjà présentes au sein de sa garde rapprochée s'exacerbent et les trahisons s'accroissent. Tout en respectant les faits, Iannucci propose une relecture de l'Histoire

afin de mettre en scène une représentation plus digeste, voire ludique, du régime autoritaire stalinien. Ce qui permet au cinéaste d'en souligner l'absurdité et d'en faire comprendre toute l'inhumanité. – JM

PUTIN'S WITNESSES

Vitaly Mansky / Lettonie, Suisse, République tchèque / 2018

Dix-huit ans après avoir aidé à mettre en scène la première campagne électorale de Vladimir Poutine, Vitaly Mansky revisionne les images de l'époque pour identifier différents symptômes de la dictature qui s'ensuivra : l'instrumentalisation des médias, l'institution d'un climat de peur, le retour aux symboles du pouvoir communiste. Sous le couvert d'un masque démocratique, Poutine aura tiré les ficelles d'une nation inaccoutumée à l'alternance politique et conditionnée à faire des tsars de ses dirigeants. Il y avait de quoi être titillé par la promesse de redécouvrir le président russe dans un cadre informel, presque intimiste, juste après son arrivée au pouvoir. Or, on est loin du film pugnace, fait de révélations incendiaires, auquel on aurait pu s'attendre de la part d'un dissident politique ; on est plutôt ici dans une réflexion autocritique et amère sur la complicité des hommes passifs face à l'avènement d'un tyran. – EB

THE TRIAL

Maria Ramos / Brésil, Pays-Bas, Allemagne / 2018

L'expression « mise en scène du pouvoir » ne pourrait être plus appropriée pour décrire le documentaire de la Brésilienne Maria Ramos sur les manœuvres judiciaires et politiques ayant mené à la destitution de la présidente Dilma Rousseff en 2016. Car si l'auteure se contente d'observer les tribulations de ce coup d'État parlementaire, c'est bien de théâtre dont il s'agit tout au long de la procédure. En scrutant pendant des mois les différentes étapes de l'*impeachment*, ainsi que les effets de manches et les rhétoriques partisans des différents acteurs impliqués, Ramos révèle la politisation évidente du système de justice dans un

pays toujours plus divisé. Les conversations privées de l'équipe de défense de Rousseff et les discours publics à la Chambre et au Sénat dévoilent petit à petit les structures de pouvoir et les intérêts complexes en jeu. Regard acerbe sur la trahison, la corruption et le sexisme en politique, *The Trial* témoigne de la fragilité des institutions démocratiques. – CS

VICE

Adam McKay / États-Unis / 2018

Après s'être attaqué, avec *The Big Short* en 2015, au cynisme destructeur du capitalisme dérégulé, Adam McKay se penche dans *Vice* sur l'autre facette – complémentaire – des déviances contemporaines des sphères dirigeantes : les « stratèges » de la politique, opportunistes et indétronables, qui hantent les arcanes du pouvoir des décennies durant. Ici, en l'occurrence, Dick Cheney, qui a manœuvré dans le parti républicain depuis les années 1970, jusqu'à jouer un rôle de taille dans le déclenchement de la lamentable guerre en Irak. Humour au vitriol, montage ultra-dynamique, figures de style outrancières et performances d'acteurs qui s'en donnent à cœur joie : McKay joue comme à son habitude la carte du divertissement et de la satire acidulée pour livrer son réquisitoire. Si l'on peut reprocher à cette démarche un côté superficiel, le film n'en dénonce pas moins avec efficacité, sur un ton grand public, la façon dont une élite pétrie d'intérêts phagocyte dangereusement le pouvoir, tout en confinant au grotesque et à la médiocrité. – ACO

KNOCK DOWN THE HOUSE

Rachel Lears / États-Unis / 2019

Tourné lors des primaires démocrates américaines de 2018, en préparation des élections à la Chambre des représentants et au Sénat, le documentaire de Rachel Lears suit la campagne grassroots de quatre femmes se présentant contre des candidats masculins bien établis de l'*establishment* du parti. Les progressistes Alexandria Ocasio-Cortez à New York, Amy Vilela au Nevada, Cori

Bush au Missouri et Paula Jean Swearengin en Virginie-Occidentale, incarnent chacune à leur façon une autre manière de faire de la politique, au plus près des collectivités et de leurs problèmes réels. Construit avec tout l'art d'un documentaire Netflix qui sait captiver et émouvoir, le film ne manque pas de tenir son public en haleine bien que ce dernier connaisse l'issue du scrutin. Aujourd'hui encore, après des mois d'une campagne présidentielle aussi délirante qu'éprouvante, *Knock Down the House* est comme du baume au cœur permettant de rêver qu'un jour, c'est cette autre politique américaine qui s'imposera. – CS

LE VINGTIÈME SIÈCLE

Matthew Rankin / Canada / 2019

Historien de formation avant d'être cinéaste, Matthew Rankin adore s'emparer de figures plus ou moins connues afin d'en faire la matière première de ses œuvres : René Lévesque dans *Hydro-Lévesque*, Andrew Mynarski dans *Mynarski chute mortelle* et Nikola Tesla dans *Tesla : lumière mondiale*. *Le vingtième siècle* reprend ce geste et se concentre sur William Lyon Mackenzie King, premier ministre canadien du début du XX^e siècle. Grâce à une esthétique moins expérimentale que dans ses courts métrages, mais tout aussi créative et mémorable, Rankin subvertit l'Histoire. Il réécrit ainsi entièrement l'ascension de l'homme politique, faisant même, chez le personnage, d'un présumé fétichisme des chaussures un enjeu clé du récit. Tout est savamment caricaturé dans ce premier long métrage de Rankin qui dénature le processus de nomination d'un premier ministre en le ridiculisant à l'excès. *Le vingtième siècle* est un grand détournement de la politique canadienne à laquelle le cinéaste réinsuffle vie et fantaisie. – JM

THE TWO POPES

Fernando Mereilles / Royaume-Uni, Italie, États-Unis, Argentine / 2019

Sorti sur Netflix et passé presque inaperçu sur les écrans montréalais en dépit de ses

nominations aux Oscars, *The Two Popes* propose une réflexion passionnante sur la figure du pouvoir suprême de l'Église catholique, à savoir le pape lui-même. Ou plutôt « les » papes, puisque l'originalité du projet consiste à saisir le moment, presque unique dans les annales du Vatican, où un souverain pontife a cédé, de son vivant, le pouvoir à son successeur. Ce qui passionne dans cette confrontation, c'est qu'elle incarne la lutte entre les deux courants, conservateur et libéral, qui divisent l'Église et ses fidèles. Mais surtout, la réussite de l'entreprise tient à la manière dont elle fait voler en éclats un manichéisme de principe (l'austère Benoît contre le sympathique François) pour faire surgir, derrière l'opposition des caractères et des convictions, une humanité commune, faite de doutes et d'erreurs que l'on cherche à racheter. – CL

IRRÉSISTIBLE

Jon Stewart / États-Unis / 2020

Réalisé par celui qui demeure l'un des meilleurs humoristes de *talk-show* politique des dernières années aux États-Unis, *Irresistible* relate une campagne électorale au fin fond du *Midwest*. Celle-ci est orchestrée par un stratège venu de la grande ville pour « créer » un candidat démocrate de rêve en la personne d'un fermier, dont l'intervention dans un conseil municipal est devenue virale sur le Web. Dans cette satire efficace où la situation n'est pas celle qu'on croit initialement et où des briscards de la politique finissent par être bernés par les « ruraux » qu'ils croyaient naïfs, Stewart se penche sur ce qu'est devenue la politique à l'ère de la spectacularisation. Il passe au crible la fabrication médiatique des personnalités politiques, révèle les rouages d'un milieu et les arrangements qui se jouent par-delà les convictions et les partis, tout en dénonçant subtilement la « bulle » déconnectée de la réalité dans laquelle évoluent souvent les élites à l'époque contemporaine. – ACO